

Les liasses de billets de banque, les paquets de valeurs et le testament du comte de Thonnerieux offraient la preuve matérielle du contraire.

L'évidence s'imposait.

—Tu vas à la Bibliothèque ? demanda Jacques à Pascal, qui répondit :

—Je commencerai par opérer l'échange des valeurs nominatives contre de bons billets de mille, et je n'irai à la Bibliothèque qu'après déjeuner.

—Désires-tu que je t'accompagne ?

—Il me semble que cela peut être utile...

—Mais, Angèle et Marthe nous attendent... ou tout au moins l'un de nous...

—Rien de plus facile que de leur envoyer une dépêche pour les rassurer au sujet de notre absence prolongée.

—Tu as raison...

Pascal se munit des bons du Trésor, des actions, des obligations au porteur, descendit avec Jacques, et tous deux gagnè-

—Non, monsieur, répondit Pascal.

—Alors, vous ne pouvez entrer...

—Pourquoi donc ?

—Parce que, pour venir travailler ici, il faut être muni d'une carte dont on a fait la demande à M. le directeur de la Bibliothèque.

—Je regrette beaucoup d'être resté dans l'ignorance de ces détails, monsieur, dit Jacques, qui jusqu'à ce moment n'avait pas encore parlé. Je suis étranger, et je croyais qu'aux étrangers, en raison du peu de temps qu'ils avaient pour visiter toutes les merveilles de votre capitale, on faisait remise de certaines formalités, dont je ne songe point d'ailleurs à discuter la convenance...

—Ah ! monsieur est étranger... fit le gardien avec une certaine déférence.

—Oui, monsieur. Sujet américain... Docteur en médecine...

—Et monsieur vient en simple visiteur ? sans aucun but de recherches ?



...Ce dernier hommage rendu à l'homme de bien et les prières finies la foule s'écoula lentement. (Page 223)

rent un bureau télégraphique, d'où une dépêche signée Thompson partit pour le *Petit-Castel*.

Les complices se rendirent ensuite chez un changeur où fut opérée sans la moindre difficulté la négociation des titres qu'on devait leur envoyer payer à domicile, après s'être assuré qu'ils n'étaient point frappés d'opposition.

Ils déjeunèrent dans un restaurant du boulevard, et après leur repas, le corps bien lesté, l'esprit joyeux, le sourire aux lèvres, ils prirent le chemin de la Bibliothèque nationale.

Ni l'un ni l'autre ne connaissaient les us et coutumes de ce palais de la science et des patientes recherches.

Le concierge auquel ils s'adressèrent leur indiqua la salle de travail.

Ils s'engagèrent dans la galerie où se trouve l'ouverture de cette salle et ils allaient en franchir le seuil, mais le gardien chargé de la distribution des bulletins personnels les arrêta par ces mots :

—Pardon, messieurs... avez-vous des cartes d'admission ?...

—Pardon, nous voudrions consulter un livre rarissime, ou pour mieux dire unique, car, paraît-il un seul exemplaire existe, et cet exemplaire se trouve ici...

—Puisqu'il en est ainsi, monsieur, répliqua le gardien, je prendrai sur moi d'adoucir la consigne habituellement inflexible... En votre double qualité d'étranger et de savant les portes vous sont ouvertes...

Il ajouta, en donnant à chacun des deux hommes un bulletin personnel :

—Ceci vous permettra de demander l'ouvrage ou les ouvrages que vous désirez consulter... Choisissez une place sur les bancs, et conformez-vous aux indications qui sont inscrites à ces bulletins.

—Comment nous y prendre pour obtenir le volume objet de nos recherches ?

—Adressez-vous à l'estrade, au fond de la salle. Un des bibliothécaires vous répondra.

—Merci, monsieur...